4e ANNÉE, N° 155. — LUNDI, 9 AVRIL 1849.

ON S'ABONNE:

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal, *A Galata.*

DANS LES VILLES DU LEVANT, l'Agence des Paquebots français.

A MALTE, chez *M. G. Muir*, libraire.

A MARSEILLE, chez *Mr veuve Camoin et Cie.*

A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

CONSTANTINOPLE..... un an, 8 colonnes
" 6 mois, 4 "
PROVINCES ET ETRANGER un an, 9 "
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-S

Les Journaux paraissent les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 9 Avril.

Poussé à ses dernières limites, jusqu'au commencement de ce siècle, le fanatisme religieux rendait la Turquie presqu'inhabitable pour tout ce qui professait une religion autre que le Mahométisme. Mais qu'on ne vienne pas nous dire que ce fanatisme existe encore aujourd'hui au même degré, qu'entre les Musulmans et les Chrétiens il y a toujours les mêmes répugnances, les mêmes antipathies, la même ligne de démarcation. Non, cent fois non. Sans doute, la fusion n'est pas complète, sans doute il survit encore des malentendus, des divisions, des préventions même; la haine du nom Chrétien a été trop vivace, en Turquie, trop profondément enracinée, elle y a formé le sentiment public trop de siècles durant, pour qu'elle puisse s'effacer entièrement et tout d'un coup; mais ce que l'on peut avancer hardiment, sans crainte d'être démenti, c'est que cette prévention, cette haine vont tous les jours en s'affaiblissant, c'est que la tolérance religieuse, venant d'en haut, prêchée par le pouvoir, tend incessamment à se répandre dans les masses.

Qui oserait dire que les Chrétiens de nos jours sont encore un peuple de parias au milieu d'un autre peuple? Les lois qui les frappaient d'ostracisme, sont-elles encore debout? Les barrières qui les éloignaient de toute participation aux avantages de la société, ne s'abaissent-elles pas tous les jours, en attendant qu'elles disparaissent entièrement? Et si quelque touriste européen jaloux de sa protection, fier de son pays, insulte impunément au peuple qu'il visite, si par un superbe et ridicule dédain, il le méprise dans sa civilisation qu'il ne connaît point, n'est-ce pas par un effet même du progrès dont nous parlons, qu'il lui est permis d'en agir ainsi? Seraient-ils venus, ces superbes touristes, il y a une soixantaine d'années, promener ainsi librement leur présomptueuse ignorance? Et qui ne sait pas que les rares voyageurs qui osaient s'aventurer sur cette terre alors inhospitalière, payaient par mille avanies leur imprudente témérité quand ils ne la payaient pas plus cher?

Ah! vous prétendez peut-être que la Turquie est frappée d'une incurable stérilité, qu'elle ne peut que se traîner fatalement dans les ornières du passé, que la haine du nom Chrétien y est toujours aussi vivace, que le fanatisme religieux y exerce le même empire, et que si des mesures généreuses y sont adoptées en faveur des rayas, elles ne le sont que sous la pression de la peur! Vous dites enfin, pour résumer votre pensée et stygmatiser l'immobilité du *statu quo: les Turcs sont toujours Turcs et le seront toujours.* Eh! mon Dieu, quelles sont les religions qui n'ont pas été exclusives? Dans quelle partie du monde vous réfugierez-vous pour échapper, dans le présent ou dans le passé, au fanatisme religieux? Porterons-nous nos regards vers l'Occident, votre terre de prédilection? Faudra-t-il vous rappeler, ici, et la *Sainte-Inquisition*, et les guerres de la Fronde et le schisme d'Henri VIII, et l'apostolat de Luther? Faudra-t-il vous présenter ici, non pas la grandiose et terrible image d'un peuple superbe, absorbé par une même croyance, drapé dans son orgueil et dans sa force, méprisant tout ce qui n'est pas lui, mais le hideux et lamentable tableau de frères d'une même famille, d'enfans d'un même Dieu, en proie aux horreurs de la guerre civile, et s'égorgeant les uns les autres?

Répondez: le fanatisme religieux qui a ensanglanté l'Europe, l'a-t-elle frappée pour toujours d'impuissance, l'a-t-elle empêchée d'accomplir ses destinées vers les hautes régions de la civilisation et du progrès? Pourquoi n'en serait-il pas de même de la Turquie? Pourquoi ne pourrait-elle pas achever ce qu'elle a si heureusement commencé?

La tolérance religieuse, nous le répétons, y fait tous les jours les progrès les plus notables: en doutez-vous? Interrogez les rayas eux-mêmes, demandez-leur quelle était leur condition avant la destruction des janissaires, et ils vous répondront que la haine et le mépris qu'ils inspiraient à leurs vainqueurs, se confondaient avec les sentimens de répugnance que ces derniers éprouvent pour les animaux les plus immondes, et que dans les traitemens qu'ils en recevaient, ils n'étaient peut-être pas mieux partagés. Sans cesse menacés dans leur personne et leurs propriétés, dépouillés de toute dignité humaine, privés de tous droits, n'ayant pas même celui de demander grâce; leur domicile violé, leurs propriétés saisies, leurs biens confisqués, le sanctuaire de leur intérieur souillé..... tout cela était la conséquence de ce fanatisme grossier et brutal si profondément enraciné dans l'esprit du peuple, et qui lui faisait considérer comme des êtres disgraciés, créés seulement pour ses plaisirs et son service, tous ceux qui ne portaient pas le nom de Musulman!

Mais interrogeons plutôt les souvenirs des étrangers qui ont longtemps habité la Turquie, et nous apprendrons que dans une des principales provinces de l'Empire, par exemple, le consul d'une grande nation était réduit, il y a à peine cinquante ans, au triste rôle de déguiser son caractère public sous une humble mission de philanthropie, pour se faire pardonner son titre d'étranger et de Chrétien, en colportant, de maison en maison, sur le moindre signe, des remèdes destinés à soulager le sort des malades et que quelques notions médicales lui avaient heureusement appris à préparer.... Le consul s'était fait apothicaire!.....

Résumons-nous. La Turquie était, il y a cinquante ans, dans une situation analogue à celle de l'Europe au moyen-âge: sous le point de vue moral, fanatisme religieux; sous le point de vue matériel, désorganisation du pouvoir, vénalité dans les charges et monopole de tous les produits. Nous voyons un pouvoir avengle et tyrannique, sans force et sans contrôle, toujours disputé par mille intrigues et souvent payé de sang; des gouverneurs soumis de nom, libres de fait, achetant leurs pachaliks et les revendant pièce par pièce à des agens subalternes, véritables loups-cerviers arrachant au peuple sa dernière obole, le peuple pressuré de tous côtés, n'osant pas cultiver ses champs pour ne pas voir augmenter ses impôts, et pour comble de maux, obligé, pour la vente de ses produits, de subir la loi de l'arbitraire et du monopole.

La Turquie de nos jours ressemble-t-elle à ce triste tableau?

Poser la question, c'est la résoudre.

Présenter un résumé succinct des principales réformes accomplies et des heureuses conséquences qu'elles ont produites, tel sera le sujet d'un prochain article.

La presse européenne continue à se montrer de plus en plus bienveillante pour la Turquie; elle ne prend plus en pitié les institutions que l'on y introduit; elle les accueille au contraire avec faveur et en parle convenablement.

On lit dans l'*Opinion publique*, un des organes les plus importans de la presse parisienne:

« Une milice municipale, assez semblable à nos sergens de ville, a été instituée à Constantinople. Son organisation et les instructions que publie à ce sujet la *Gazette d'Etat* font réellement honneur au gouvernement turc. Il y a là une civilisation qui avance lentement, mais dont les progrès doivent être encouragés par l'Europe. »

On nous communique les réflexions suivantes suggérées par un des journaux du pays:

« Nous félicitons le *Télégraphe du Bosphore* de sa dernière *Revue politique de l'Europe.* (1) Nous désirerions même qu'il puisât plus souvent dans son propre fonds de ces aperçus libres et larges. Il est bon de penser par soi et d'oser le dire; mais aussi, les jugemens livrés alors au public, tombent sous le contrôle du libre examen.

» C'est pourquoi nous nous permettrons de élever une certaine préoccupation qu'il affecte à plusieurs reprises sur un point où nous ne le jugerons pas très compétent. Il accuse par exemple les puissances européennes, y comprise la Russie, de travailler à maintenir et à *consolider le joug papal.* Cette assertion hasardée en passant, sans preuve ni explication, aurait besoin pourtant de commentaire. Approuverait-il par hasard la révolution romaine très peu louable dans quelques-uns de ses actes? A-t-il seulement l'intention de blâmer les puissances qui songent à rétablir l'ordre et à prévenir de plus déplorables excès? Mais alors il ne convient pas d'y mêler les puissances qui ne sont pas catholiques et qui laisseront volontiers agir celles-et toutes seules, comme usant d'un droit qui les porte à soutenir une quasisuzeraineté dont l'indépendance intéresse tous les Catholiques, parce que cette indépendance ne peut-être garantie que par la conservation de son pouvoir temporel. Ou bien encore l'article en question fera-t-il une allusion rétrospective au passé historique de la papauté dans ses rapports avec l'Orient surtout? Nous le croirions presque, à la manière dont il reproche à l'Espagne *de plier avec la plus grande complaisance la tête sous le joug du Pape*, sans doute parce que cette puissance met généreusement une armée à la disposition de l'aspirant exilé de Gaëte.

» A ce sujet, nous nous contenterons de remarquer ici deux choses: 1° que la question romaine est pour les peuples catholiques une affaire de famille qu'ils ont droit et raison de régler entre eux; 2° que la science historique actuelle réforme journellement les jugement passionnés et injustes d'autrefois, touchant la papauté, et que des auteurs protestans tels que le célèbre Jean de Müller et aujourd'hui Léopold Ranke ne craignent pas de l'considérer comme le *principe générateur et conservateur de la civilisation chrétienne.*

» Que si cette dernière proposition semblait insulte et neuve au *Télégraphe du Bosphore* nous pourrions au besoin lui en fournir les preuves historiques. »

Nous reproduisons pour nos abonnés de l'extérieur, le supplément du 6 avril.

Par le paquebot à vapeur de Trieste arrivé ce matin, nous avons reçu les journaux de cette ville jusqu'au 27 mars. Ils contiennent les nouvelles importantes qui suivent:

BULLETIN *officiel sur la bataille de* MORTARA, *livrée le 21 mars 1849:*

Le feld-maréchal comte Radetzky avait concentré, le 19 du courant, les troupes mobiles de l'armée sur le point unique de Pavie et avait passé le 20 le Tessin et le Gravellone, en trois colonnes.

Ce difficile passage fut exécuté dans l'espace de sept heures. L'ennemi avait occupé faiblement ce point, bien que le centre stratégique de ses troupes fût en deçà et au-delà du Pô. N'ayant donc offert que peu de résistance sur le Gravellone et à San-Martino di Sicomario, il fut possible d'avancer le soir de ce même jour, presque avec toutes les colonnes, jusque sur les hauteurs de Zerbolo et de Groppello, sur la route de Novara.

Le 21, l'armée s'ébranla pour se porter compacte près de Mortara, le premier corps pour prendre une égale position près de Gambolo, et une colonne latérale sur la route de Vigevano. Elle arriva devant ces trois points défendus par l'ennemi avec les deux divisions Durando et Bès, sous les ordres du duc de Gênes et s'élevant à environ 20 ou 25 mille hommes qui s'étendaient sur toute la ligne. Le premier corps d'armée commandé par le général de cavalerie comte Wratislaw ainsi que la colonne latérale sous les ordres du lieutenant-maréchal de Wohlgemuth, le second corps d'armée qui était près de Mortara et la division d'avant-garde de S. A. I. l'archiduc Albert, attaquèrent l'ennemi avec tant de valeur que, dans l'espace de peu d'heures, il fut partout culbuté, les nôtres prenant d'assaut les positions de Borgo, San-Siro, Gambolo et finalement de Mortara.

La colonne du lieutenant-maréchal de Wohlgemuth qui avait passé le Tessin, près de Bereguardo, sur bateaux plats, avait poussé jusqu'à Vigevano et soutenu un brillant combat. La brigade Gorger, sous les ordres du lieutenant-maréchal Wohlgemuth, la brigade Strassoldo, sous ceux du lieutenant-maréchal Haller, et les brigades Stadion et Kolowrat sous le commandement de l'archiduc Albert, se sont distinguées par leur courage. C'est principalement au colonel Benedek qui commandait le régiment Gyulai, que revient la gloire de la prise d'assaut de Mortara, gloire qu'ont partagée les régiments l'Empereur, Paumgarten, l'Archiduc Charles-François, les neuvième et onzième bataillons de chasseurs, enfin, deux divisions des hussards Reuss, la batterie à cheval n° 2, et la batterie à pied n° 4.

Deux mille cinq-cents prisonniers, parmi lesquels six officiers d'état-major et cinquante officiers-supérieurs, cinq canons, dix charriots de munitions et une quantité de fusils sont les trophées de cette journée.

Des détails arrivés jusqu'à présent, il résulte que notre perte n'a pas été en proportion bien sensible. Le capitaine Pavelich du régiment Gyulai et le capitaine Marinelli du onzième bataillon de chasseurs, sont le nombre parmi les morts. Plusieurs officiers sont blessés. On n'a pas encore de rapports sur les pertes du premier corps. Le 22, l'armée impériale a continué sa marche vers Novara.

Trieste, le 23 mars 1849.

FEUILLETON.

MADAME DE MERVILLE.

(Suite.)

H.

Comme il en avait fait la promesse, le marquis de Manteuil vint s'asseoir, le 18 avril, à la table de Mme la comtesse de C... Il était place en face de la baronne de Merville, à qui il venait d'être présenté.

Ce n'était point un grand dîner que donnait la comtesse; au mois d'avril de 1848, les dîners d'apparat n'étaient guère de saison que chez MM. Louis Blanc, Marrast ou Ledru-Rollin. Néanmoins, en dépit des circonstances, la bonne dame n'avait rien voulu changer à ses habitudes. Dès le lendemain de la révolution, les pauvres du quartier avait fait dire à la comtesse qu'ils veilleraient sur elle comme sur leur trésor, et que, si jamais la foule abusée devenait menaçante pour les personnes et les propriétés, ils enverraient une garde nombreuse pour protéger son hôtel. Aussi Mme de C... n'avait-elle pas pense un seul instant à quitter la capitale.

Pendant tout le temps que dura le dîner, Léonce demeura le front penché et la bouche muette. Lorsqu'on lui adressait la parole, il relevait lentement la tête et répondait au hasard d'un air distrait. De temps en temps, il jetait un regard sur Mme de Merville et sur M. de Rouvray, puis sa paupière s'abaissait de nouveau et ses yeux repressaient leur fixite rêveuse.

Gaston au contraire était vif et bouyant; sa parole pétillait de verve et d'esprit; elle semblait lui avoir été donnée pour empêcher les autres de parler. C'était un contraste frappant entre le caractère des deux amis.

En quittant la salle à manger pour entrer au salon, la comtesse, qui avait pris le bras de M. de Rouvray, ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— M. de Manteuil, disait-elle, est sombre comme un caveau sépulcral.

— Savez-vous bien ce qu'il m'a dit tout à l'heure, comtesse Gaston, quand vous l'entes présenté à la baronne? Je lui demandais: Eh bien! comment la trouvez-tu? Il me répondit: Je la trouve trop belle... N'est-ce pas à faire croire que les vents de la Bretagne lui ont fait tourner la tête?

— Ne rien pas, Gaston, cette parole est peut-être plus sage que nous ne le pensons.

— Tenez, madame, regardez: au lieu d'offrir son bras à la baronne, il lui a laissé prendre celui de M. de Saint-Yves.

Léonce, en effet, s'avançait tout seul et le dernier derrière Mme de Merville.

Le soir il vint du monde, et la baronne profita du moment où les conversations particulières s'entamaient pour se rapprocher de la comtesse.

— Avouez, ma belle enfant, lui dit celle-ci, que M. de Rouvray possède un ami d'une bien sombre humeur.

— La vue de sa tristesse m'affige; quel est donc le grand malheur qui a pesé sur cette existence? demanda madame de Merville.

— Aucun, ma chère Adrienne; cet homme semble fait pour réunir en lui tous les biens que le monde envie; beauté, jeunesse, fortune, intelligence, il a tout; et cependant voyez comme la mélancolie a posé sa main glacée sur ce front. Voyez comme l'âme use et détruit ce corps élégant. Jamais le mot de malheur n'a pu être prononcé par ces lèvres pâles sans valoriser la Providence. Orphelin dès sa plus tendre enfance, s'il n'a pas connu l'affection solide d'un père ni les douces caresses d'une mère, il n'a pas eu, du moins, à pleurer sur leurs tombes.

— Vous appelez cela un bonheur, madame la comtesse?

— Non, mais l'absence d'un malheur.

— Que s'avous-nous, poursuivit la baronne avec chaleur, si pour une âme délicate et sensible comme doit l'être celle de M. de Manteuil, la privation d'un sentiment affectueux n'est pas un malheur plus grand que celui d'avoir au jour à regretter la perte de ceux qui nous ont aimé? Il me semble que c'est une consolation de pouvoir, aux jours de désolation et de tristesse, évoquer le souvenir d'ombres chéries pour renouer avec elles les entretiens affectueux du passé.

— Vous avez raison, Adrienne; mais ce que le passé ne pouvait pas lui donner, il ne tenait qu'à M. le marquis de Manteuil de le trouver dans le présent et dans l'avenir. Il pouvait choisir une compagne, et, certes, aujourd'hui comme hier, il n'aurait qu'à regarder autour de lui pour voir les plus nobles et les plus belles filles de France trembler à ses voix d'espérance et de bonheur. L'affection d'une épouse efface bien des chagrins, dissipe bien des nuages. Mais non, M. de Manteuil s'est toujours tenu éloigné du monde, ou lorsqu'il y vient, il y apporte un visage rêveur et distrait: si on lui parle de mariage, il sourit amèrement et disparaît. Jamais aucune passion n'est venue animer sa vie; jamais un amour, même passager et frivole, n'a pu secouer cette pâle figure, et cependant son front est sillonné comme si la foudre l'avait frappé.

— C'est un triste mystère, murmura la jeune femme en soupirant.

— Oui, ma chère enfant, c'est un véritable mystère que le cœur de cet homme, c'est une énigme, et malheur à la femme qui voudra le deviner; le Sphynx pourrait bien la dévorer.

La baronne baissa les yeux sans répondre, et se laissa aller au cours de ses pensées; mais la comtesse ne tarda pas à l'arrêter sur cette pente rapide.

— Voulez-vous savoir, dit-elle, ce que Mr de Manteuil pense de vous?

La jeune femme leva sur Mme de C... des yeux inquiets.

— Eh bien! il a dit à son ami qu'il vous trouvait très belle... Toutes les femmes, ma chère Adrienne, seront de son avis.

Adrienne rougit et essaya de sourire pour cacher son trouble.

Pendant cet entretien, M. de Manteuil, retiré à l'écart, loin des bruyans et des importuns, était retombé dans une de ses plus profondes rêveries. Debout, à demi cache dans les plis soyeux d'un rideau, il ne prenait pas même garde à ce qui se passait autour de lui, et, n'étient quelques regards jetés à la dérobée vers le côté du salon où la comtesse causait avec Mme de Merville, on eût pu le croire complètement ravi dans les espaces imaginaires. Tout à coup une ombre passa légèrement devant lui; le frôlement d'une robe de soie retentit à son oreille; il tressaillit.

Jetant les yeux du côté de la comtesse, il vit que madame de Merville avait abandonné sa place et qu'elle venait de s'asseoir dans un fauteuil vide à deux pas de lui. M. de Rouvray causait en riant avec elle.

Léonce, dérangé peut-être dans ses rêves par ce joyeux voisinage, allait quitter sa position, lorsque Gaston s'en aperçut et lui barra le passage.

— Mon cher ami, dit-il, j'ai besoin de ton témoignage auprès de madame. Elle ne veut pas me croire sur parole.

— Mais vous me dites aussi des choses invraisemblables, dit la baronne.

Il n'y avait pas moyen de reculer, il fallait prendre parti à la conversation.

— Monsieur, continua la jeune femme en s'adressant à Léonce et lui désignant avec un geste plein de grâce et d'abandon un siège vide auprès d'elle, figurez-vous que votre ami vous calomnie et cherche à vous perdre dans mon esprit. Je vous avertis, monsieur de Rouvray, que vous n'y parviendrez pas; je suis en garde contre vos perfidies.

— Madame la baronne me permettra-t-elle de lui demander la cause du débat? murmura Léonce d'une voix émue, et sans répondre au compliment délicat qui lui était adressé.

— M. de Rouvray prétend que vous détestez la beauté chez les femmes.

— Pardon, madame, interrompit Gaston, vous abusez en ce moment de ce privilége pour altérer le sens de mes paroles; permettez que je rétablisse la question sur son véritable terrain. J'ai seulement prétendu que Léonce n'aimait pas les jolies femmes, et que cette aversion était chez lui passée à l'état de principe.

— N'est-il pas vrai que M. de Rouvray vous calomnie?

— Non, madame; je suis obligé de l'avouer, Gaston a dit vrai.

— Eh quoi! vous jetez ainsi l'anathème contre ce que le monde appelle le chef-d'œuvre de la création?

— Qu'importe, madame, puisque je suis seul à le faire!

— C'est trop déjà. Nous vivons dans un siècle où les idées les plus étranges font bien vite des prosélytes, et si vous prêchiez vos doctrines, vous feriez, je n'en doute pas, autant de convertis que MM. Proudhon et Cabet.

— C'est aussi ma conviction, mais il y a cette différence entre leurs doctrines et la mienne, que les leurs ne soutiennent pas l'examen, tandis que la mienne...

— Tandis que la vôtre étant l'expression la plus exacte de la vérité...

— Devient évidente par la discussion.

— J'aime assez les paradoxes, et je ne serais pas fâchée de savoir comment vous allez soutenir celui-ci.

— Puisqu'il a plu à Gaston de m'engager sur ce terrain, j'ai hâte aussi d'en sortir et de reconquérir dans votre estime une place que ses indiscrétions incomplètes pourraient avoir compromise.

— Tu es injuste, interrompit Gaston, car madame la baronne a vu l'empêchement fait en ma faveur.

— Monsieur de Rouvray, nous vous interdisons la parole; les questions personnelles ne sont pour rien dans ce débat.

— J'aurais été heureux pourtant de citer des exemples à l'appui de mes théories, reprit Léonce; mais je laisserai à Gaston le soin de les découvrir.

Madame de Merville, pour mieux entendre, avança son fauteuil; dans ce moment, elle concentra le regard de M. de Manteuil fixé sur elle avec une sorte d'admiration triste qui la fit trembler.

— Dans les familles, continua le jeune homme, où croît et grandit une jeune fille brillante de ce reflet divin que l'on appelle la beauté, il est bien rare que ce dons prérieux n'attire point sur elle l'affection exagérée des parens et même de tous ceux qui l'environnent. Dès lors, ses moindres désirs sont des lois suprêmes; ses caprices, des arrêts irrévocables; ses défauts passent pour des qualités, ses qualités pour des phénomènes de grâce, de gentillesse et d'intelligence. L'habitude de voir tous les obstacles je s'évanouir à sa voix lui fait croire qu'il n'en doit point exister pour elle; l'affection dont on l'entoure lui paraît un hommage obligé; on lui dit souvent qu'elle est belle, sa mère aime à la montrer, et les louanges que l'on prodigue à sa fille chatouillent son orgueil maternel; la vanité se développe dans le cœur de l'enfant; la coquetterie naturelle aux femmes, et qui n'est primitivement qu'un instinct de la grâce, se greffe sur la vanité; l'une pousse des racines profondes, l'autre étale ses longs rameaux. C'est alors qu'on la prédait dans le monde; mais quelle place reste-t-il encore dans ce cœur pour les douces affections?

— Pardonnez-moi, mons eur, si je vous interrompt, fit la baronne; mais il me semble que vous parlez ici des filles mal élevées.

— Presque toutes les filles sont mal élevées, madame.

— C'est beaucoup dire.

— Combien m'en accordes-vous?

— La moitié.

— La moitié, soit; laissons de côté cette moitié déjà gangrenée avant que de naître pour le monde, et prenons la moitié saine, bien élevée et dont l'éducation a été l'objet d'une constante sollicitude. C'est à l'âge de dix-huit ans que la jeune fille fait son entrée dans les salons. On sait à l'avance qu'une beauté nouvelle va faire son apparition; le monde en l'attendant aiguise déjà ses madrigaux. Elle paraît, la voilà: les hommes lui font tout haut des compliments qu'elles voudraient toutes garder pour elles, les hommes d'un certain âge applau-